

LA VISITE À SUARLÉE

Méditation sur la naissance et rapport à la mère dans *Souvenirs pieux*

par Bérengère DEPRESZ (Bruxelles)

1. Une visite en touriste

Lorsque Marguerite Yourcenar se rend pour la première fois sur la tombe de sa mère, elle a cinquante-trois ans. S'il fallait trouver une explication au voyage qu'elle entreprend en 1956, ce serait plutôt du côté des raisons professionnelles que des devoirs familiaux: "Je traversais la Belgique [...]; je venais d'aller respirer en Westphalie l'atmosphère de Münster en vue d'un livre déjà commencé" (EM 736)^[1].

Le séjour à Münster est court, en raison de l'ambiance vaguement hostile de la ville, qui redédie sa cathédrale détruite par les bombardements; Marguerite Yourcenar, Grace Frick et leur chauffeur ne s'y attardent guère et mettent le cap plein Est, sur La Haye, puis plein Sud, vers Paris, en passant par "une grande ville de la Belgique flamande" (EM 737) qui doit être, très logiquement, Anvers; en passant aussi par Bruxelles et enfin par Namur et, à quelques kilomètres, Suarlée^[2]. Il règne dans toutes ces villes une atmosphère générale de confusion, d'hostilité, de conflit: l'Algérie,

[1] Il s'agit bien sûr de *L'Œuvre au Noir*.

[2] Voir pourtant: "Lors de mon séjour en Belgique en 1956, le souvenir de la gravure restée en ma possession me fit désirer voir Flémalle", (EM 763) et "En 1956, Marchienne fut inscrite sur ma liste de sites à revoir en Belgique", (EM 776), qui donneraient à croire que le retour vers Paris ne fut pas immédiat après Suarlée, à moins que Marchienne et Flémalle n'aient été visitées sur le chemin de l'aller vers Münster, ce qui est plus logique.

les incidents de Suez, l'Indochine, l'encerclement de Budapest culminent à Bruxelles avec la visite du Musée d'Art Ancien où le spectacle des Breughels semble préfigurer une proche apocalypse: "La brutalité, l'avidité, l'indifférence aux maux d'autrui, la folie et la bêtise régnaient plus que jamais sur le monde, multipliées par la prolifération de l'espèce humaine, et munies pour la première fois des outils de la destruction finale" (*EM* 738).

On conçoit que, dans ces conditions, "[l]e bref séjour à Namur fut une diversion" (*EM* 738). Après les passages obligatoires du touriste français, dont la sacro-sainte église Saint-Loup, parce que Baudelaire en a parlé (et y a même perdu la parole), Marguerite Yourcenar prend le chemin de Suarlée^[3].

2. Méditation sur la naissance

Voilà Marguerite Yourcenar devant les tombes de ses ancêtres maternels. Ces tombes sont d'abord des objets, aux contours imprécis, envahis d'herbes folles, aux épitaphes illisibles, au point que l'on ne peut même pas vérifier la présence ou non de la Fraulein. Marguerite Yourcenar évoque un instant la gouvernante dont elle porte le nom, comme on le verra plus loin, et qui a tenu lieu de mère à Fernande, mais dont elle doute qu'elle ait sa place près de sa «fille»: "[o]n avait beau aimer et honorer une ancienne gouvernante, la famille était la famille" (*EM* 739). Mère dans la vie, mais pas dans la mort. Les tombes abritent les grands-parents de Marguerite Yourcenar, Arthur et Mathilde, ainsi que leurs enfants Octave, Théobald, Jeanne et Fernande, les sœurs mariées "étant avec leurs conjoints dans d'autres cimetières" (*EM* 739).

Le malaise s'installe: "Quoi que je fisse, je n'arrivais pas à établir un rapport entre ces gens étendus là et moi. Je n'en connaissais

[3] "Je ne parlerai ici que de ma visite au cimetière", dit-elle. Elle évoque par ailleurs plus loin (*EM* 783) sa visite à la propriétaire de la villa "style bains de mer" qui a remplacé la gentilhommière de Suarlée, le château de la Boverie.

personnellement que trois, les deux oncles et la tante [...]. J'avais traversé Fernande [...]; sa tombe ne m'attendrissait pas plus que celle d'une inconnue [...]. Encore plus difficile était d'imaginer que cet Arthur de C.*** de M.*** et sa femme, Mathilde T.*** [...] eussent pu porter en eux certains des éléments dont je suis faite" (EM 739). La mise en doute systématique suit le malaise comme pour l'exorciser: "La moitié de l'amalgame dont je consiste était là. La moitié ? Après ce rebrassage [...], comment conjecturer le pourcentage de particularités morales ou physiques qui subsistaient d'eux ? Autant disséquer mes propres os [...] tout calcul de ce genre était faux au départ" (EM 739). Malgré une tentative de rapprochement à des "données simples", "Arthur et Mathilde étaient mon grand-père et ma grand-mère. J'étais la fille de Fernande" (EM 740), le doute subsiste sur le contenu même de ces données: "Si Arthur, Mathilde et Fernande ne m'étaient presque rien, j'étais encore moins pour eux" (EM 740). Et la faible velléité d'action qui suit la méditation débouche sur une interrogation de plus: "C'était donc à moi de faire ici quelque chose. Mais quoi?" (EM 740).

Pour le moment, en tous cas, rien. "J'aurais pu, certes, faire repeindre la grille et sarcler la terre. Mais je repartais le lendemain; le temps manquait. L'idée d'ailleurs ne m'en vint même pas" (EM 741). Selon toute apparence, il ne s'est rien passé; le contact cherché ne s'est pas établi; la visite à Suarlée est un échec.

3. Un malentendu

Pour illustrer les rapports de Marguerite et de Fernande, mettons-les l'une en face de l'autre, étant entendu que la Fernande qu'il nous est donné de connaître est le personnage reconstitué par sa propre fille, ce qui sera développé plus loin.

Deux désirs ici se manifestent, sans presque jamais se rencontrer. Fernande (plaçons ici, une dernière fois, un point d'interrogation) veut un enfant pour plusieurs raisons avouables et inavouables, qui, en gros, tiennent tout autant à manifester les titres et qualités

d'épouse d'une femme mariée sur le tard que les aspirations maternelles proprement dites. Sur celles-ci planerait, à tout le moins, une menace confirmée par la seule évocation de "sa propre mère, épuisée par dix accouchements, [...] morte un an après sa naissance à elle, «d'une courte et cruelle maladie» occasionnée peut-être par une nouvelle et fatale grossesse", et de "sa grand-mère [...] morte en couches dans sa vingt et unième année" (*EM* 718) ^[4].

Le désir d'enfant ? Il est mis en doute par une série d'éléments contradictoires (*EM* 717–719), résumée par ceci: "Les sœurs de Fernande [...] avaient beau lui dire qu'on aime déjà l'enfant qui va naître, elle ne parvenait pas à établir un rapport entre ses nausées, ses malaises, le poids de cette chose qui croissait en elle [...], et la petite créature, pareille aux ravissants Jésus de cire, dont elle possédait déjà les robes garnies de dentelles et les bonnets brodés" (*EM* 718). Les nuances sont si nombreuses qu'il est difficile de conclure si Fernande (réelle ou imaginaire), au fond, voulait ou non un enfant.

Le désir de mère? Il est, sinon nié, fortement relativisé par Marguerite Yourcenar: "Je m'inscris en faux contre l'assertion [...] que la perte prématurée d'une mère est toujours un désastre [...]" (*EM* 744). Il serait fastidieux de tout citer ^[5]. Notons cependant que l'apparition et l'importance du personnage de Fernande dans l'œuvre trahissent peut-être ce désir de mère, encore que de bien étrange et tardive façon. En 1956, toutes réflexions faites, il ne resterait à cette fille de cinquante-trois ans qu'à décrire sa mère dans un livre pour pouvoir la retrouver.

[4] Cette "malédiction" héréditaire de la mort en couches a un parallèle plus heureux, celui de la filiation symbolique des gouvernantes. Ainsi, si la Fraulein "avait tenu lieu de mère à Fernande" (*EM* 709), "Barbara ne fit pas que remplacer [...] la mère [...]; elle fut la mère" (*EM* 744).

[5] Voir à ce sujet les interprétations de Béatrice Didier et de Daniel Leuwers dans deux articles intitulés respectivement "Le récit de naissance dans l'autobiographie: *Souvenirs pieux*" et "Marguerite Yourcenar, yeux ouverts, yeux fermés", Actes du colloque de Valence, 1984, p. 143–157 et 269–273.

Mais la naissance elle-même ? Lorsque Marguerite Yourcenar la décrira, à soixante et onze ans, c'est en des termes qui montrent qu'elle n'a point méconnu, sinon sa responsabilité, du moins la relation de cause à effet entre sa naissance et la mort de sa mère. Particulièrement illustrative à cet égard est la description de la chambre après l'accouchement: "La belle chambre avait l'air du lieu d'un crime. [...] L'enfant déjà scindé d'avec la mère vagissait [...]. Une violente altercation venait d'éclater entre Monsieur et le docteur [...]. Monsieur le traitait de boucher. [...] Il prit [...] un pale-tot mastic dont il recouvrit son complet maculé et sortit" (*EM* 721–722). Lorsque "les femmes rendirent au chaos les apparences de l'ordre" ôtant "les draps salis du sang et des excréments de la naissance [...], [l]es visqueux et sacrés appendices de toute nativité" (*EM* 722), on peut songer aux "femmes" d'Ulysse raclant le sang après le massacre des prétendants, à la fin de l'*Odyssée*. La "robuste petite fille" (*EM* 722) contraste avec le "visage terreux de l'accouchée" (*EM* 722), la vie (la vitalité?) de l'enfant étant cause objective de la mort de la mère.

La naissance de la fille et la mort de la mère sont ainsi les premiers éléments d'une sorte de malentendu qui fait d'elles deux étrangères, mais non pas deux ennemies. L'accouchement proprement dit se termine sur ceci: "La mère trop exténuée pour supporter une fatigue de plus détourna la tête quand on lui présenta l'enfant" (*EM* 722) ^[6]. Ce malentendu est résumé sur la tombe, lors de la visite à Suarlée: "Sur ses trente et un ans et quatre mois d'existence, je n'avais occupé la pensée de ma mère qu'un peu plus de huit mois tout au plus: j'avais été d'abord pour elle une incertitude, puis un espoir, une appréhension, une crainte; pendant quelques heures, un tourment" (*EM* 740). À l'inverse, voici ce qui nous est dit des sentiments filiaux de Marguerite Yourcenar: "L'eussé-je aimée ? [...]"

[6] Plus tard, Fernande, dans un moment de conscience, n'exprimera qu'un presque désir pour sa fille à peine née, celui de lui voir prendre le voile. Ce vague souhait sera très mal pris par la petite fille à qui le rabâchera pieusement sa vieille gouvernante...

Tout porte à croire que je l'aurais d'abord aimée d'un amour égoïste et distrait, [...] puis d'une affection faite surtout d'habitude, traversée de querelles, de plus en plus mitigée par l'indifférence" (EM 745). L'apparition de la sympathie n'a lieu qu'après la renaissance de la mère, dont on parlera plus loin.

4. Paléontologie du souvenir

Marguerite Yourcenar a puisé à une triple source pour écrire *Le Labyrinthe du monde*.

Première source: la recherche d'historienne et d'archiviste. À cet égard, la note finale de *Souvenirs pieux* est, quoique succincte, assez semblable aux diverses notes et postfaces qui émaillent le reste de l'œuvre. Elle donne des références de documents et énumère des personnes-ressources. Cette recherche suppose les enquêtes, entrevues, visites et documentations habituelles.

Deuxième source: la mémoire personnelle. Elle est ici *a priori* défaillante, puisque Marguerite Yourcenar n'a jamais connu sa mère. Elle est en tous cas indirecte, puisqu'elle utilise les propres souvenirs de personnes ayant appartenu à l'entourage de la mère morte. Elle est de toute façon infiniment partielle, puisqu'elle consiste en bribes, de surcroît parfois contradictoires. Elle est, enfin, çà et là, inévitablement partielle.

Troisième source: l'investigation psychologique. La méthode et le travail yourcenariens s'appliquent ici à peu près comme dans *Mémoires d'Hadrien*: "Un pied dans l'érudition, l'autre dans la magie, ou plus exactement, et sans métaphore, dans cette magie *sympathique* qui consiste à se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un" (OR 526). L'évocation quasi médiumnique de la personne, le choix d'aller, un peu en sourcier, à l'essentiel de l'être humain, l'empathie qui permet d'habiter le personnage, sont désormais de véritables recettes. Notons cependant la prudence de l'effort vers quelqu'un "que j'essayerais de mon mieux de comprendre sans y réussir tout à fait" (EM 745).

Une méthode générale sous-tend ces trois modes d'investigation. On pourrait la qualifier de *paléontologie des caractères*. Il s'agit en effet toujours de refaire le travail de Cuvier, en s'inspirant à la fois des prolongements que les pièces existantes laissent deviner et des comparaisons possibles avec d'autres assemblages complets.

La fin de la note qui clôt *Souvenirs pieux* fournit bienheureusement à Marguerite Yourcenar une sorte de laissez-passer moral à son entreprise. Un de ses correspondants familiaux, qui est son propre cousin, lui dit en effet: "Même si la vérité historique n'était pas respectée, personne ne pourrait vous en vouloir. Ce n'est d'ailleurs pas une tâche aisée de rendre cette vérité, car dans ce cercle vicieux de sentiments contradictoires aux multiples interactions, je n'ose définir ce qui est cause et ce qui est effet". Et elle enchaîne aussitôt. "Des remarques comme celles-là sont de nature à rassurer tout biographe [c'est la deuxième source], tout historien [c'est la première source], et aussi tout romancier [c'est la troisième source], en quête d'une vérité multiple, instable, évasive, parfois attristante et à première vue scandaleuse, mais dont on n'approche pas sans éprouver pour les faibles créatures humaines souvent quelque sympathie, et toujours de la pitié" (EM 949).

5. Une offrande d'immortalité

La visite à la tombe, nous l'avons vu, se solde par un échec. La fille de Fernande cherche quel sacrifice, quelle offrande elle pourrait faire.

Ce qu'elle finira par trouver, mais plus tard, est bien plus efficace et durable que de faire repeindre la grille du cimetière. Elle rendra en quelque sorte Fernande à la vie, celle d'un personnage de papier, et, ce faisant, la rendra sensible et familière à des centaines de milliers de personnes. Comment? En écrivant sa vie, c'est-à-dire aussi, littéralement, en la *mettant au monde*. Peut-être même

est-ce la visite à Suarlée qui fut le point de départ de cette *procréation symbolique*.

On trouvera peut-être le mot trop fort. Il n'en est rien. Qu'on se contente de relire parallèlement trois phrases à quelques pages de distance. Sur la tombe de Suarlée, et cherchant à évoquer la morte au sens fort du terme, Marguerite Yourcenar, qui se rend compte que le courant ne passe pas, résume ainsi sa rencontre avec sa mère "biologique": "J'avais traversé Fernande; je m'étais quelques mois *nourrie de sa substance*" (EM 739, c'est nous qui soulignons).

Elle sent que c'est à elle de "faire ici quelque chose. Mais quoi ? Deux mille ans plus tôt, dit-elle alors, j'aurais *offert de la nourriture* à des morts enterrés dans la pose de l'embryon prêt à naître: un des plus beaux symboles que l'homme se soit inventé de l'immortalité" (EM 740-741). Elle quitte ici Fernande, nous sommes en 1956.

Quelques dizaines de lignes plus loin, nous sommes en 1971 et Marguerite Yourcenar en est à se demander, s'ils avaient existé, quels rapports elle eût entretenus avec sa mère. Et elle écrit: "Mon présent effort pour ressaisir et raconter son histoire m'emplit à son égard d'une sympathie que jusqu'ici je n'avais pas. Il en est d'elle comme des personnages imaginaires ou réels que *j'alimente de ma substance* pour tenter de les faire vivre ou revivre" (EM 745, c'est nous qui soulignons). Et, comme si ce n'était pas assez clair, Marguerite Yourcenar constate ensuite que le temps passé invertit ses rapports avec sa mère: "[je] me penche vers elle *comme vers une fille* que j'essayerais de mon mieux de comprendre sans y parvenir tout à fait" (EM 745).

Le désir de mère coïnciderait-il avec... le désir d'enfant? Quoi qu'il en soit, la substance-nourriture offerte à la morte reposant dans sa tombe ("dans la pose de l'*embryon prêt à naître*"?) a bel et bien eu pour effet une résurrection non certes du corps, mais du personnage. Et quelle est cette substance? Celle qui résulte de la "magie sympathique" dont parle Marguerite Yourcenar dans les *Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien* (OR 526), magie pratiquée d'ailleurs avec l'empereur et dont nous avons évoqué l'instrumentation de

type paléontologique. Elle évoque cette magie plus loin de manière encore plus explicite: “Le sorcier qui se taillade le pouce au moment d’évoquer les ombres sait qu’elles n’obéiront à son appel que parce qu’elles lapent son propre sang” (OR 536). Tel est bien, nous semble-t-il, le sens d’“alimenter de sa substance”. Mais les deux expressions prennent un relief particulier si l’ombre à évoquer est la mère.

Si le fait d’être née d’une mort a pu provoquer chez Marguerite Yourcenar un sentiment de culpabilité, ce qui reste à démontrer, une étude plus approfondie devrait nous permettre de découvrir s’il ne se trouve pas dans cette procréation littéraire les éléments d’une *réparation symbolique*, fût-elle partielle, de la naissance meurtrière.

Ainsi, l’interrogation sur la tombe a trouvé sa réponse. Peut-être, répétons-le, l’intention de l’offrande, celle du *Labyrinthe du monde*, a-t-elle émergé au cimetière. Par exemple, la séquence suivante de la méditation de 1956: “par-delà ce monsieur et cette dame enfermés dans leur XIX^e siècle, s’étageaient des milliers d’ascendants remontant jusqu’à la préhistoire, puis, perdant figure humaine, jusqu’à l’origine même de la vie sur la terre” (EM 739) semble porter en germe les premières pages d’*Archives du Nord*. Et ne peut-on appeler aussi ce genre d’entreprise biographique, précisément, un *tombeau*^[7]? Comme le dit Hadrien avec résignation en évoquant les survivances d’Antinoüs mort dans la mythologie populaire, “[o]n ne fait guère mieux en matière d’immortalité” (OR 509).

Pour conclure, un mot sur le prénom de la fille de Fernande: “La petite fille reçut les noms de Marguerite, à cause de la bien-aimée gouvernante allemande qui s’était nommée Margareta avant de devenir pour tout le monde Mlle Fraulein; d’Antoinette [...]; de

[7] Bien avant la rédaction de *Souvenirs pieux* et même avant la visite à Suarlée, Marguerite Yourcenar s’est livrée à cet exercice de manière plus sobre et plus succincte, en publiant dès 1929 un *Tombeau de Jeanne de Vietinghoff*, qui fut précisément une figure féminine et maternelle importante pour elle. Ce texte a été repris en volume dans *Le Temps, ce grand sculpteur*, Paris, Gallimard, NRF, 1983, p. 217-230.

Jeanne [...]; de Marie [...]; et enfin de Ghislaine, comme il est souvent d'usage dans le Nord de la France et en Belgique, saint Ghislain passant pour protéger des maladies de l'enfance" (*EM* 728). Saint Ghislain paraît bien avoir protégé la petite Marguerite. Mais, par une ironie cruelle que Marguerite Yourcenar semble avoir méconnue, sans quoi elle l'eût peut-être exploitée elle-même avec dérision, il se trouve que sainte Marguerite est la patronne et la protectrice des femmes enceintes. Cela ne semble pas avoir été d'un grand secours à "la mère de Marguerite".